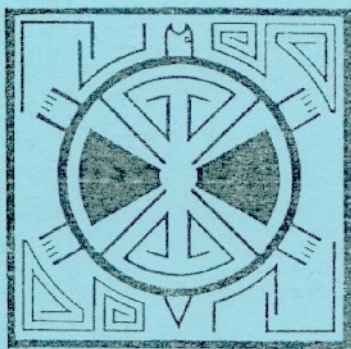


SUR LE DOS DE LA TORTUE

revue bilingue de littérature
amérindienne



N°12

SUR LE DOS
DE LA
TORTUE

N°12

Juillet 1992

MYTHES DE LA COTE OUEST

SUR LE DOS DE LA TORTUE
Association loi 1901.

Directeur de publication:
Manuel Van Thienen

Equipe de traduction:
Eric Brogniet
Hélène Galibardy
Richard Lees
Sonia Protti
Jean Marie Stassart
Manuel Van Thienen
Alain Vincent

Réalisation:
Sur le Dos de la Tortue

Le dessin de la couverture est inspiré de la tradition Hopi. Mon travail en est une interprétation. Il conserve une signification symbolique qui retrace l'histoire de la fondation de la revue. La tortue symbolise le continent américain, mais aussi le cercle de la pensée mythique. Les quatre pattes, les quatre points cardinaux, la tête, le ciel et la queue la terre. Le cercle inscrit dans le carré est une symbolique celtique, image de l'inter-relation entre le ciel (cercle) et la terre (carré). Les "U" et "N" imbriqués sont un dessin qui symbolise l'amitié. Les doubles spirales symbolisent le voyage, les déplacements, les migrations. Sur le dos de la tortue est placé le symbole du Clan du Papillon. D'après la Tradition nous sommes entré dans l'ère du Papillon ("notre" ère du Verseau), ère d'harmonie, de partage et d'échange. Manuel Van Thienen

N°12
Juillet 1992
MYTHES
DE LA
COTE OUEST

p. 3 EDITORIAL

CONTES: Ann Cameron

p. 7 Femme-Araignée
p.19 L'enfant paresseux
p.33 Le chant de l'orgue

ILLUSTRATIONS: Nelle Olsen

p.50 BIOBIBLIOGRAPHIE

p.53 Campagne de soutien

SUR LE DOS DE LA TORTUE
Association loi 1901
1, place de l'église
13120 BIVER

EDITORIAL

Ce numéro ne contient que des légendes. Désir de la part de l'équipe de rédaction de marquer une transition entre les numéros précédents et ceux qui vont suivre. Nécessité aussi: le temps a manqué cette année. Déménagement, naissance, traduction de l'essai de Weatherford «Indian Givers» (parution 1993) ont mangé beaucoup de temps.

Ces légendes de la côte Pacifique pour se ressourcer, avant de partir pour de nouveaux numéros qui contiendront interview et textes d'auteurs amérindiens apparaissant sur la place publique francophone. L'événement est de taille. Ces auteurs, que la revue défend depuis sa création, vont pouvoir bénéficier de la large audience qu'il mérite. Nous nous devons, à Sur le Dos de la Tortue, de soutenir cette action par nos publications.

Ainsi, la prochaine saison vous permettra de mieux connaître des auteurs dont les romans doivent paraître ou sont déjà parus chez Albin Michel, dans la collection Terre Indienne. Leslie Silko («Cérémonie» paraîtra en octobre 1992), James Welch («Hiver dans le sang» est paru en mars de cette année) Linda Hogan (un livre à paraître) et Scott Momaday dont le mythique «House made of Dawn» doit paraître en 1993 aux Editions du Rocher.

En vous souhaitant de bonnes vacances.

Manuel Van Thienen

Femme-Araignée

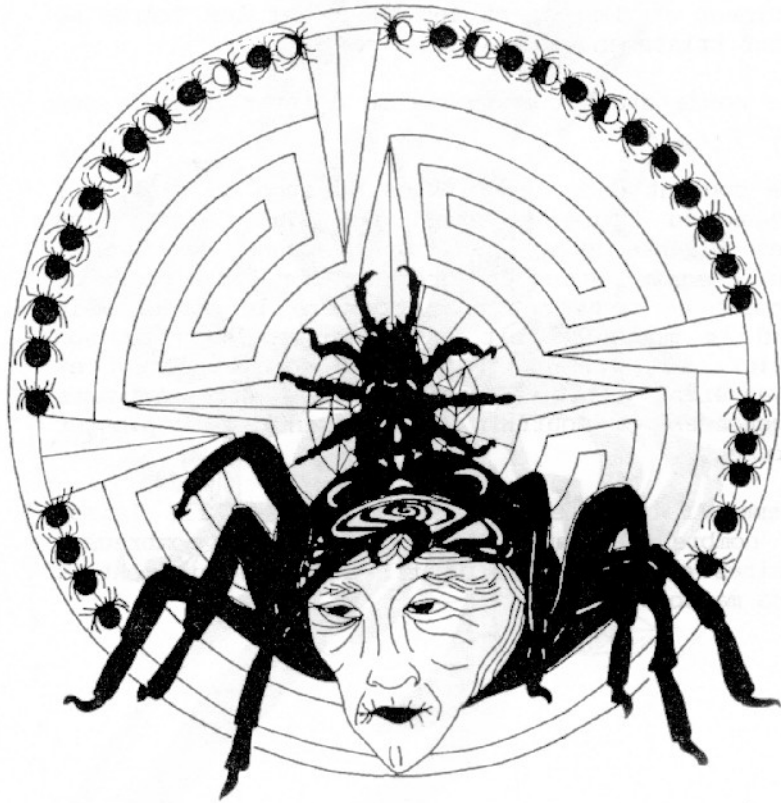
Anne Cameron

illustrations de
Nelle Olsen

Il était une fois, il y a très longtemps, si longtemps que le monde n'avait pas la même apparence que de nos jours. En ce temps-là, il n'y avait qu'un immense continent qui flottait sur un immense océan, et la balle qu'est le monde était soigneusement ajustée dans son terrier creusé dans le manteau du ciel.

En ce temps-là, Femme-Araignée vivait dans un pays loin dans le Sud, une terre d'une étrange beauté où les gens marchaient sur le sable, sous un ciel qui connaissait rarement la pluie.

Femme-Araignée vivait dans le sable, sur une immense toile qu'elle avait tissée, et ses enfants vivaient avec elle, écoutant les sabots des moutons qui sonnaient joyeusement sur le toit.

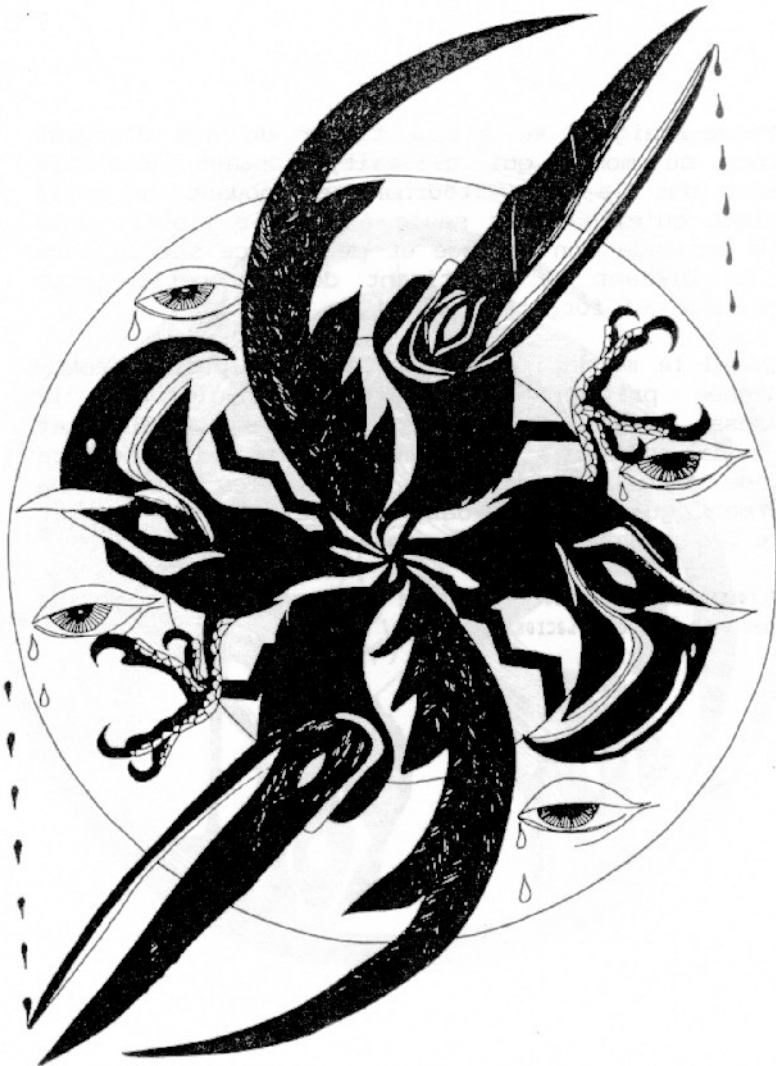


Un jour la terre frissonna et trembla, se fendit et craqua, et l'île de Vancouver se sépara du continent et dériva, et les soeurs et les frères se dirent tristement au revoir.

Le monde avait commencé à se glisser hors de son terrier.

Se coulant dans les brèches du trou du ciel, les Oiseaux du Tourment apparurent. Jusqu'alors, les êtres vivants n'avaient connu aucune souffrance, aucun chagrin, aucun désagrément, car les Oiseaux du Tourment ne pouvaient pas atteindre le monde. Mais quand le monde se mit à se glisser hors de son terrier, les Oiseaux du Tourment se fauilèrent et s'avancèrent petit à petit et les êtres vivants commencèrent à souffrir terriblement et à pleurer amèrement.

Femme-Araignée entendit les pleurs. Elle laissa ses nombreux enfants s'occuper de ses nombreuses affaires et grimpa par le fil d'argent qui montait de sa maison.



Femme-Araignée se mit à tisser un nid d'argent autour du monde qui glissait, lançant des fils jusque sur la lune, tournant et nouant le motif magique qu'elle était seule à pouvoir tisser, puis elle escalada son tissage et prit place sur la lune en se hissant et se tirant de son petit corps vigoureux qui forçait et suait.

Quand le monde fut de nouveau à sa place, Femme-Araignée prit un morceau d'arc-en-ciel et le redressa soigneusement puis elle tissa un filet et le noua au bout. Elle inventa ainsi la première crosse avec laquelle elle attrapa les Oiseaux du Tourment qui volaient dans le ciel, un par un, et elle les renvoya d'où ils venaient.

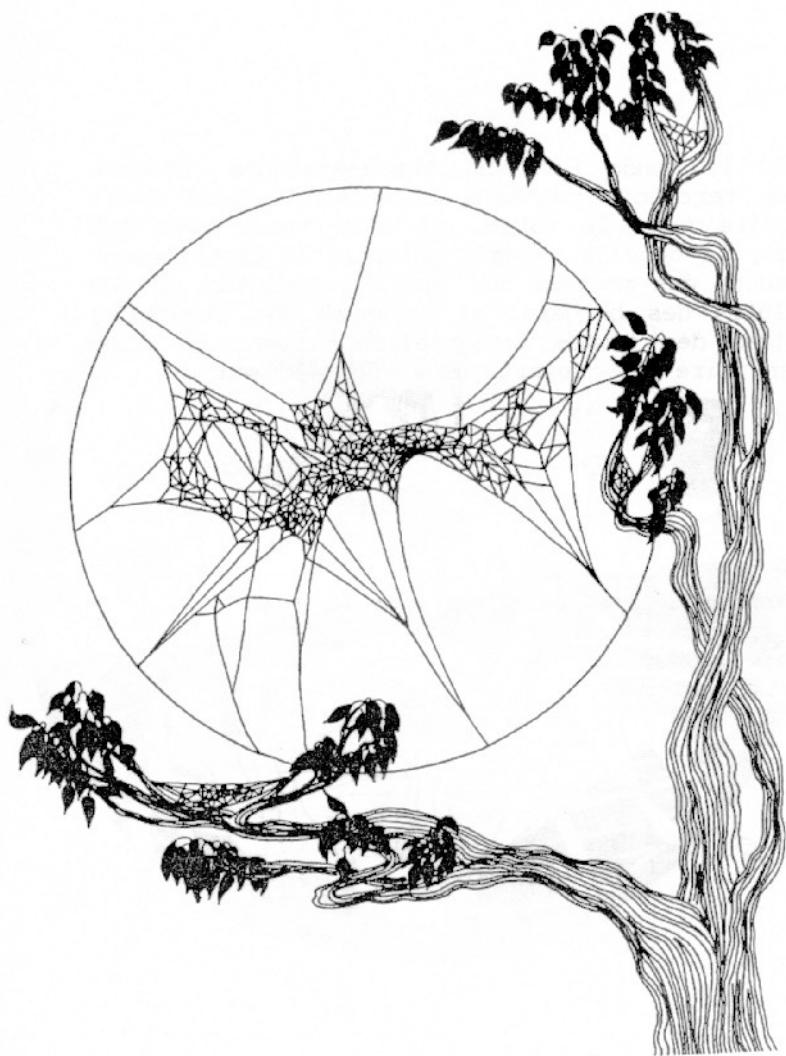
*crosse: canne au bout de laquelle se trouve un filet et que l'on utilise dans le jeu de Lacrosse.



Les seuls qu'elle ne put pas attraper et rejeter au dehors étaient ceux qui portaient le mal de dent, le mal d'oreille, le mal de tête et le mal de ventre.

Femme-Araignée monta dans le plus grand arbre du monde et lui fit part de ses inquiétudes. L'arbre s'offrit de bon coeur et devint le pôle où se tient Femme-Araignée pour que la terre reste immobile.

Aujourd'hui encore, vous pouvez voir des toiles argentées dans les branches des arbres et comment les enfants de Femme-Araignée et ceux du grand arbre s'entraident: les arbres hébergent les araignées et les araignées attrapent les insectes qui autrement infesteraient et détruiraient l'arbre. Quand vous les verrez, pensez à la façon dont les arbres et les araignées travaillent ensemble pour faire que ce monde soit un endroit sûr où nous pouvons vivre.



Quand le monde fut sûr, Femme-Araignée retourna sur son territoire et dans la maison qu'elle avait construite sous le sable, et elle vécut avec ses enfants, là où elle pouvait entendre le trottement des sabots des moutons sur le toit, entendre le son des flûtes des bergers, et entendre les chants et les rires des femmes lorsqu'elles tissent la laine pour en faire des couvertures et des vêtements.

Texte traduit et adapté de l'américain par Manuel Van Thienen



l'enfant paresseux

Anne Cameron

illustrations de
Nelle Olsen

Un jour, on trouva un bébé sur une plage.

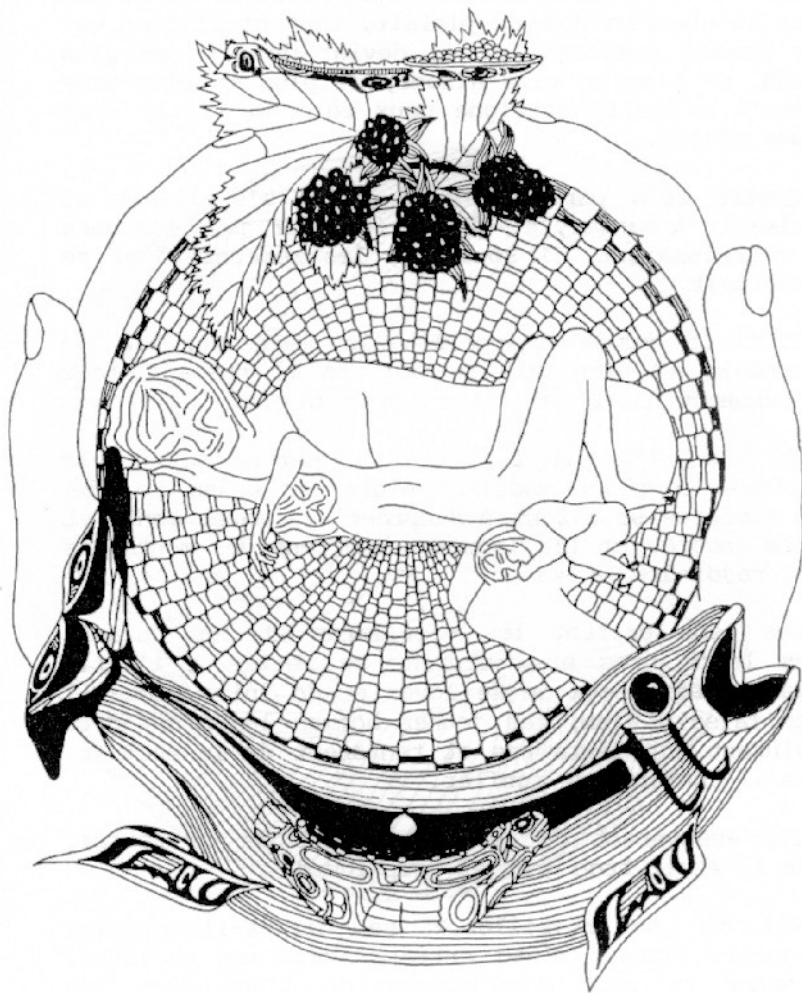
Un bébé tout à fait ordinaire qui ne portait aucune marque distinctive ni aucun tatouage sur le corps.

Les gens qui le trouvèrent supposèrent qu'il était le fils du peuple des pêcheurs qui avaient été emportés par les vagues quand leur pirogue avait chaviré, ou peut-être même entraînés au fond par un poisson noir (de l'Alaska) ou un énorme flétan.

Il savait que Orque, qui nourrit ses enfants avec le lait de ses mamelles, comme le font les femmes, avait dû entendre pleurer le bébé, et parce qu'il y avait une similitude avec l'allaitement des enfants des femmes, elle aura emmené l'orphelin sur la rive près du village.

Orque a toujours été une amie des êtres humains, mais ceux-ci n'ont pas toujours été amicaux avec Orque, pas plus que nous n'avons considéré ses enfants comme s'ils étaient les nôtres.

Les gens séchèrent l'eau salée qui mouillait le corps potelé de l'orphelin et le nourrirent avec de petits morceaux de poisson cuit, avec des racines de nénuphar cuites dans la braise et prémâchées par les vieilles femmes pour qu'elles soient tendres, et ils lui donnèrent à boire quelques gorgées d'infusion de feuilles d'ortie, qu'il but en suçant le bord d'une petite tasse. Il rota et rit, agita joyeusement ses bras et ses jambes de bébé puis il s'endormit.



Il s'éveilla seulement lorsqu'il eut faim, et les gens le nourrirent avec plaisir, tant et si bien que les années passèrent et il devint de plus en plus grand, de plus en plus affamé, de plus en plus gros jusqu'à ce qu'il atteigne deux fois la taille d'un homme adulte.

Quatre fois par jours, le géant s'éveillait et réclamait à manger, et quatre fois par jour les gens le nourrissaient. IL souriait, les remerciait et se rendormait.

Tout le monde l'appelait le Paresseux et se demandait si viendrait le jour où il travaillerait et commencerait à justifier son existence.

Un jour, l'Ancien toussa et la perche qui tenait le monde en place vacilla. Alors les baies et même les rivières se mirent à déborder, la marée monta et monta encore, et les lacs descendirent des montagnes pour rejoindre la mer.

Les gens prirent les vieillards et les enfants dans leurs bras et coururent se mettre à l'abri, criant à Paresseux de se lever et de fuir. Comme il n'en faisait rien, les jeunes hommes les plus forts revinrent sur leurs pas et tentèrent de le secouer, mais il continua de ronfler.

Ils essayèrent de le soulever et de le porter, mais il était trop gros et trop lourd.

«Il va se réveiller,» se dirent-ils pleins d'espoir, «quand l'eau entrera dans ses oreilles. Personne ne peut dormir avec de l'eau dans les oreilles,» et ils coururent pour sauver leurs propres vies.



Evidemment, quand l'eau entra dans ses oreilles, Paresseux se réveilla et comprit immédiatement ce qui était arrivé. A l'amusement général des ses frères, soeurs, et parents adoptifs, il se leva, toujours plus grand, encore plus grand, s'étirant jusqu'à ce que les nuages entourent sa tête comme un casque. IL tendit ses bras, ouvrit ses mains et de sa bouche, un son comme on n'en avait jamais entendus depuis que Tem Eyos Ki avait chanté son chant, sortit de sa bouche et fit trembler la surface de l'eau.

Il chanta encore, et les embouchures des rivières se vidèrent, les bassins des lacs s'enfoncèrent, l'eau commença à revenir emplir les trous, laissant des poissons accrochés dans les branches les plus hautes des arbres, comme des fruits, une nourriture qui remplacera ce que les gens avaient perdu quand les fumoirs furent inondés.

Puis Paresseux reprit sa taille normale, qui était encore immense, s'allongea et se rendormit.

Le gens regagnèrent leurs villages, et quatre fois par jour nourrirent avec plaisir le géant somnolant qui souriait dans son sommeil et baillait même parfois de contentement, avant même d'accepter la nourriture que lui préparaient les gens.

Puis les arbres commencèrent à pousser de plus en plus près du village, faisant s'ébouler les versants des montagnes, bousculant tout, menaçant de faire s'écrouler les maisons les plus proches dans le vide, et c'est le bruit des haches frappant désespérément les troncs qui éveilla l'immense garçon qui dormait au soleil.

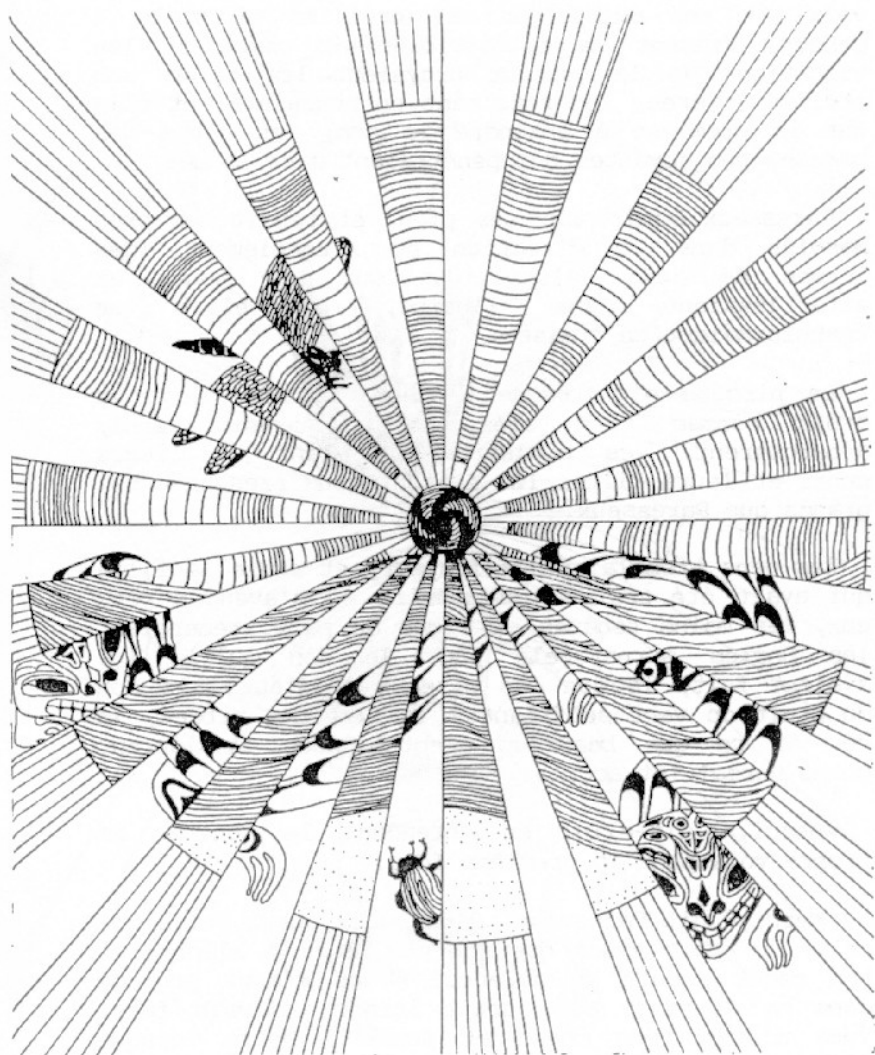


Il regarda cela interloqué pendant un bon moment en se frottant les yeux. Tous ceux qui le pouvaient abattaient des arbres, même les petits enfants avaient des scies ou des couteaux à manche d'os et coupaient, abattaient frénétiquement les sureaux et les sapins, les cèdres et les pins, les aulnes et les trembles, même les arbustes sacrés vêtus de rouge qui avaient les caractéristiques de toutes les espèces d'arbres: des feuilles caduques qu'ils ne perdaient pas toutes en automne, restant verts pendant l'hiver comme les conifères.

Paresseux se roula en boule comme s'il était effrayé, puis il se mit à rouler autour du village, déracinant les arbres et les empilant adroitement, les entrelaçant en une grande clôture, et quand il eut nettoyé un espace plus grand encore qu'il ne l'avait été avant que les arbres ne deviennent fous furieux, quand tout fut de nouveau net, il roula vers son endroit favori pour dormir, se lava confortablement sur le côté et se mit à ronfler en souriant.

Les gens n'étaient pas encore revenus de leur surprise quand la merveille de toutes les merveilles arriva, une chose si extraordinaire qu'on la nomme, simplement, la Splendeur.

Une lumière éclatante se mit à luire à la surface de la mer. scintillante comme les écailles de Sisiutl, le serpent de mer magique, rouges écarlate, jaunes vif, bleues comme un dragon, vertes comme la carapace du scarabée de juin, chatoyante et rougeoyante, éclatante et étincelante, de plus en plus près, la Splendeur approcha jusqu'à ce que l'air se mit à trembler, et la terre à frémir avec les vibrations des couleurs.



Une jeune fille qui n'entendait pas le son des voix mit ses mains sur ses oreilles et tomba à genoux, remuant la tête violemment comme si les vibrations de la couleur broyaient les os de son oreille interne, les réduisant en poussière, et elle fut la première à entendre le son, les coups des pagaies rougeoyantes qui pénétraient dans la mer.

Paresseux bondit sur ses pieds et tendit ses bras massifs dans la direction du rougeoiement, des larmes de joie ruisselaient sur ses joues et atterrisaient dans l'herbe, où elles se transformaient en fraises.

La pirogue gigantesque s'échoua sur la plage et trois hommes très âgés, magnifiquement vêtus, débarquèrent, les couleurs étincelant sur leurs capes et leurs kilts. Ils étaient tous presque aussi grands que Paresseux.

Les gens tremblaient de frayeur, et seule la fille qui avait été sourde osa sourire et s'avancer vers eux, les mains tendues en signe de paix, remerciant les Oncles surnaturels pour le don qu'ils lui avaient fait, le don des oiseaux chanteurs, le don du bruit du vent soufflant à la cime des arbres, le don de ce que beaucoup d'entre nous considèrent comme normal (et acquis).

«Merci,» dit-elle, en entendant le son de sa propre voix pour la première fois.

«Merci,» dit Paresseux, d'une voix aussi belle que celle du huart avant que son cou ne soit allongé et son chant réduit au silence. «Vous m'avez protégé dans ma détresse et nourrit lorsque j'avais faim. Vous m'avez tenu chaud et donné à boire lorsque j'avais faim. Sans votre amour, Je serai mort, et il



n'y aurait eu personne pour remplacer mon quatrième Oncle quand il serait devenu trop vieux pour faire son travail. Mon quatrième Oncle, c'est l'Ancien qui maintient le monde à sa place au bout d'une longue perche. Maintenant ses frères sont venus pour m'emmener près de lui afin que je continue le travail et qu'il puisse se retirer et profiter de son grand-âge.» Et les gens comprirent alors que s'ils n'avaient pas pris soin du bébé que Orque avait amené sur la plage, ce jour aurait été celui de la fin du monde.

Paresseux se dirigea vers la pirogue, monta dedans et pris une pagaie en or. Ses trois Oncles surnaturels montèrent avec lui et la magie les emporta dans l'autre monde.

Il y eut un moment où la perche fut transférée du vieux dos au dos jeune et fort, un moment où la terre remua et où les oiseaux des douleurs menstruelles s'infiltrèrent par le trou, mais Femme Grenouille nous apprit à nous tenir à genoux pour faire passer les crampes, ainsi les oiseaux furent-ils déjoués.

Parfois, même de nos jours, la terre tremble et remue. Cela arrive lorsque Paresseux entend une plaisanterie et que le fou rire secoue ses épaules.

Texte traduit et adapté de l'américain par Manuel Van Thienen



Le chant de l'orque

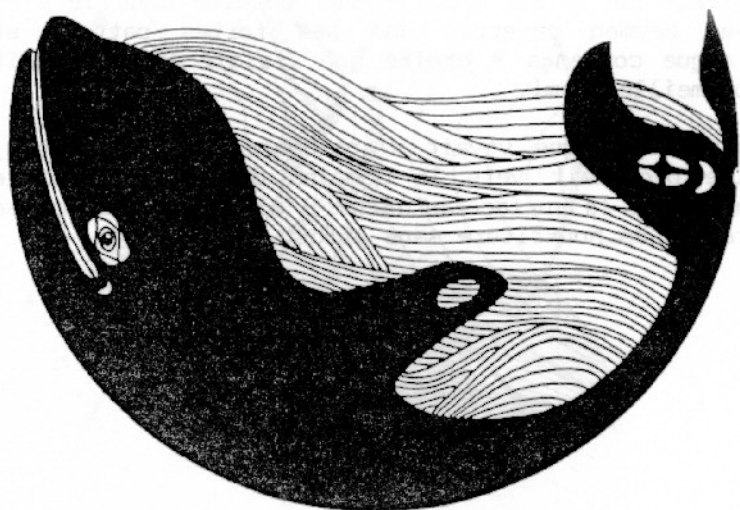
Anne Cameron

illustrations de
Nelle Olsen

Il y a longtemps, l'orque était toute noire. Elle vivait dans l'eau, et comme tous les autres mammifères marins, elle venait à la surface pour respirer.

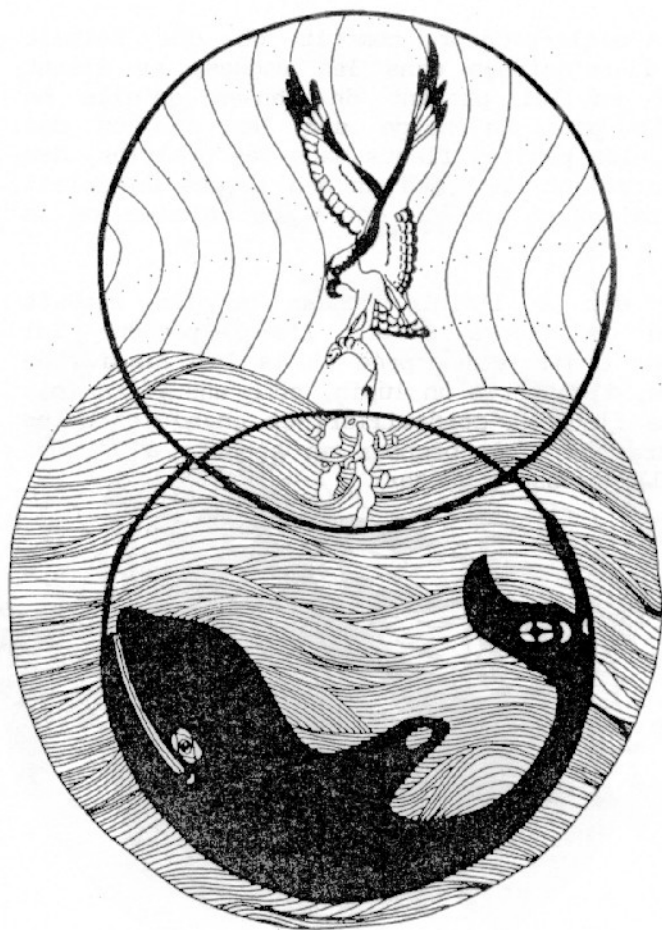
Parfois elle voulait sortir à l'air libre pour regarder l'aigle-pêcheur qui se laissait porter par le vent.

L'aigle-pêcheur n'était pas plus gros que les autres oiseaux, mais il était fort. Il était celui qui volait le plus haut, le plus loin et le plus longtemps, et il se moquait et riait de ce qu'il voyait en-dessous de lui.



L'orque commençait à se demander ce qu'on pouvait ressentir à voler dans l'air au lieu de nager dans le vide. Elle observa l'aigle-pêcheur fondre vers la surface de la mer et s'élever ensuite dans le ciel avec Saumon enserré dans ses fortes pattes, et l'orque commença à croire que l'aigle-pêcheur était son meilleur ami.

Quand l'orque voyait s'approcher l'aigle-pêcheur, elle plongeait vers le domaine du Saumon pour le ramener à la surface afin que l'aigle-pêcheur puisse prendre sa nourriture sans effort.



Quand l'aigle-pêcheur comprit ce que faisait l'orque, il s'enfonça dans les vagues, en disant merci, et en lui parlant de choses qu'elle ne connaissait pas: la neige sur les sommets des montagnes, les petites fleurs dans les prairies, des buissons croulant de baies et des rayons du soleil qui pénétraient en oblique entre les colonnes de la forêt.

L'orque dit à l'aigle-pêcheur qu'elle n'avait jamais vu de fleurs. Alors l'aigle-pêcheur lui apporta une digitale pourprée et la lui lança. Une autre fois, il apporta un lupin, puis une autre fois encore une fleur de cornouiller, et quand les baies furent mûres, l'aigle-pêcheur en apporta à l'orque pour qu'elle puisse y goûter.



L'orque et l'aigle-pêcheur devinrent de très bons amis, et leur amitié grandit jusqu'à ce qu'ils s'aiment si fort que c'était comme si une lumière jaillissait de leurs corps quand ils se rencontraient.

Mais l'un était une créature de l'air et l'autre une créature de la mer, et ils ne pouvaient pas vivre dans le monde de l'autre.

Pourtant, ils s'aimaient et l'amour a un moyen sûr de se dévoiler et de s'exprimer. Orque voulait tant connaître ce que l'on ressentait lorsqu'on volait, lorsqu'on volait comme le faisait son amour, qu'elle commença à sauter hors de l'eau, tellement haut qu'aucune créature dans la mer ne peut bondir aussi haut.



Et l'aigle-pêcheur passait de plus en plus de temps de plus en plus près des vagues pour être plus près de son amour.

Et un jour, comme l'aigle-pêcheur fondait sur les vagues, l'orque bondit dans l'air et un instant leurs corps se touchèrent et leur amour se dévoila.

Quand leurs enfants naquirent, ils étaient noirs comme l'orque mais avec des taches blanches sur le corps comme la tête et le ventre de l'aigle-pêcheur et ils pouvaient produire des sons flûtés comme le faisait l'oiseau, et ils riaient.

L'orque aimait ses enfants et leur apprit tout ce qu'un bébé baleine doit savoir, et l'aigle-pêcheur essaya de leur apprendre à voler. Mais les bébés, bien qu'ils puissent bondir plus haut et plus loin encore que leur mère et puissent passer plus de temps hors de l'eau que n'importe quelle autre créature, ne purent pas apprendre à voler.



Pourtant, les enfants noirs et blancs aimaient bondir et sauter, rire et chanter, et jouer à toutes sortes de jeux. Aucune autre baleine n'aimait la vie plus que les orques, et chaque nouveau bébé orque qui naissait avait des taches blanches toutes différentes. Pas deux n'avaient les mêmes.

Et parce que ces créatures merveilleuses étaient le fruit de l'amour entre des créatures de deux mondes différents, elles étaient capables d'aimer toute chose.

Il y a un endroit sur la côte ouest de l'Ile de Vancouver qui pointe hors de la mer, et dans les temps anciens, les femmes allaient à cet endroit à certaines époques de l'année, au printemps et à l'automne, quand l'orque passait le long de la côte.

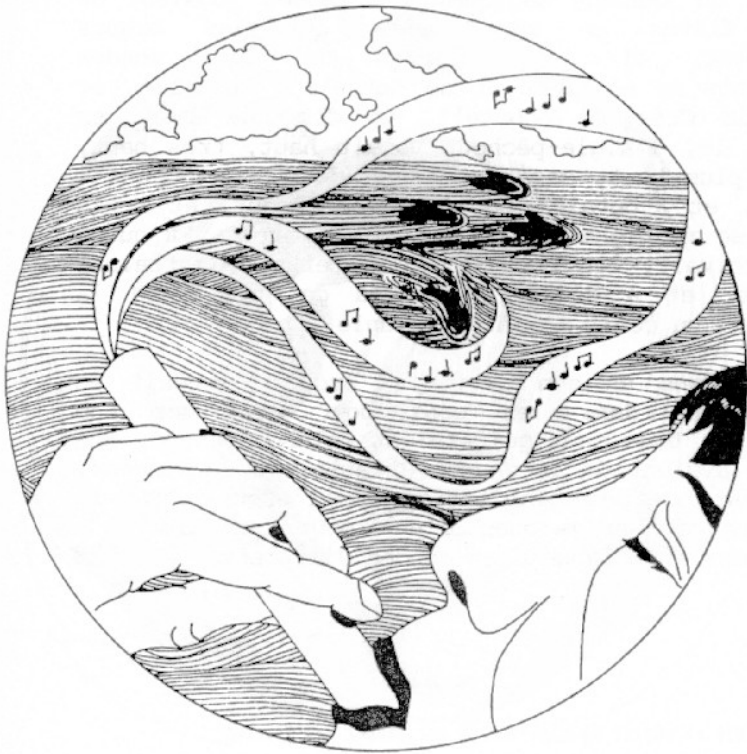
Les femmes s'asseyaient sur les rochers et jouaient de la flûte et du sifflet.



L'orque n'entend pas seulement avec ses oreilles, comme nous. Chaque pouce de peau du corps de l'orque capte les sons et les vibrations. Elle n'entend pas seulement la musique: elle la ressent.

Et quand l'orque entend et ressent la musique des femmes, elle nage vers les rochers venant des lieux les plus lointains et sort, encore et encore au-dessus des vagues, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus en équilibre que sur l'extrémité de sa grande queue, et la plus grande partie de son corps exposée à la vue des femmes, elle suit la musique et danse.

Alors les femmes entendaient les sons les plus beaux, un son si merveilleux qu'il n'y a pas de mot pour le décrire, un son si empli d'amour et de vérité qu'il mettait les larmes aux yeux, des larmes de joie: le chant de l'orque.



Et les femmes écoutaient l'orque, comme l'orque avait écouté les flûtes et les sifflets, et parfois, pendant un instant magique, les femmes jouaient de leurs flûtes en même temps que les orques chantaient, et les musiques de deux mondes différents se mêlaient et se fondaient ensemble, et toute la Création écoutait. On dit que dans ces moments là, l'aigle-pêcheur volait haut, très haut, encore plus haut, ses marques de dessous exposées à la vue, et ajoutait son chant au chœur, et trois mondes se rejoignaient en une seule parole. Et quand cela arrivait, les rochers de la terre se mettaient à vibrer et à ronfler, jusqu'à ce que toute la Création, un court moment soit unie, en harmonie.

. Puis, dans un son ultime, l'orque plongeait en éclaboussant dans les eaux pour continuer son voyage. Et tous ceux qui étaient éclaboussés par une baleine avaient de la chance et auraient du bonheur, car c'est une des bénédictions de l'orque, dont le corps porte les marques d'un amour qui trouva à s'exprimer et mélange deux mondes différents.

Texte traduit et adapté de l'américain par Manuel Van Thienen



BIOBLOGRAPHIE

Anne Cameron est l'un des écrivains les plus populaires de Colombie Britannique (Côte Pacifique du Canada). Lauréate de nombreux prix pour ses scénarios et ses romans. Elle vit au bord de la rivière Powell en Colombie Britannique. Ses dernières retranscriptions de mythes amérindiens pour enfants, *How Raven freed the moon* (Comment corbeau libéra la lune), *How the loon lost her voice* (Comment le huart perdit la voix), *Raven returns the water* (Corbeau retourne à l'eau) *Orca's song* (Chant de l'orque) et *Lazy Boy* (le Paresseux) sont des succès au Canada et aux Etats-Unis. Pour adultes, elle a publié: *Earth Witch*, *The Annie Poems*, *Dzelarhons: Myths of the Northwest Coast*, *Stubby Amberchuck & the Holy Grail*, *Child of her people*. Tous ces livres sont disponibles à l'adresse suivante: Harbour Publishing Box 219, Madeira park, British Columbia, VON 2H0 Canada. Demander le catalogue et les tarifs.

Pendant mon enfance sur l'île de Vancouver, je rencontrai une conteuse. Elle partagea avec moi beaucoup d'histoires, et plus tard elle me donna l'autorisation de les partager avec

d'autres. Elle s'appelait KLOPINUM ce qui signifie en français «Gardiennne de la rivière Cooper». Mon travail lui est dédié, et c'est dans l'esprit de partage, comme elle me l'apprit, que ces histoires sont offertes à tous les enfants. J'espère qu'elles vous plairont autant qu'à moi. Anne Cameron.

Nelle Olsen est illustratrice, graphiste et écrivain. Elle est étudiante au Selkirk College de Castlegar (Colombie Britannique).

Prochain numéro : Georges E. SIOUI

Article inédit de Georges E. SIOUI, Docteur en Histoire amérindienne. Courrier: Lettre au Premier Ministre de l'Inde. Poèmes: Les deux routes - Sa terre est une indienne - Amerisha - A mon fils Miguel Paul Sioui Sastaretsi.

Nº12
Juillet 1992
MYTHES
DE LA
COTE OUEST

EDITORIAL

CONTES

Femme-Araignée
L'enfant paresseux
Le chant de l'orque

ILLUSTRATIONS: Nelle Olsen

30FF

ISSN: 1145-1181